



L'actorialisation de Jésus dans l'Épître aux Colossiens

Olivette Genest

Volume 48, numéro 1, février 1992

Lectures sémiotiques de l'Épître aux Colossiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400658ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400658ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, O. (1992). L'actorialisation de Jésus dans l'Épître aux Colossiens. *Laval théologique et philosophique*, 48(1), 19–30. <https://doi.org/10.7202/400658ar>

L'ACTORIALISATION DE JÉSUS DANS L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

Olivette GENEST

RÉSUMÉ. – L'Épître aux Colossiens dote le personnage Jésus, posé comme antérieurement connu, d'un éventail de figures extrêmement développé; elle en hérite d'ailleurs sa saisissante beauté littéraire et ses difficultés d'interprétation. Le lecteur y assiste à l'extension de cet acteur jusqu'aux limites extrêmes de l'espace et du temps, jusqu'à en devenir lui-même *topos* et *chronos*. Mais plus qu'à l'attribution d'images intensives, le lecteur assiste surtout, à travers la construction discursive de Jésus-Christ-Fils-Seigneur, à sa « christologisation » et « théologisation ». Le texte systématise un stade de connaissance du Christ chez Paul; il pose des bases cognitives et théoriques qui lui permettent de penser l'événement-Jésus. Issues de la description systémique de l'acteur, ces considérations rangent Colossiens parmi les textes dit abstraits en termes de typologie des discours.

Selon la méthode historico-critique, les études de contenu sur Jésus abordent *Colossiens* par le procédé thématique, au sens usuel du terme. On choisit une ligne d'intérêt, désignée sous une appellation globale (christologie, sotériologie, ecclésiologie...) et on relève les espaces de texte pertinents. On crée ainsi un mini-corpus à l'intérieur duquel on mène l'analyse. À l'inverse, nous tenterons ici une description systémique de la présentation de Jésus dans cette épître. Le texte pose, au tout premier verset, un personnage nommé Jésus dont il va longuement discourir jusqu'à la salutation manuscrite qui tient lieu de signature. Comment nous apparaîtra-t-il peu à peu, et sous quels traits nous sera-t-il donné finalement? En méta-langage sémiotique: comment ce texte construit-il l'acteur Jésus?

L'analyse de cette opération d'actorialisation suppose que la démarche emprunte le déroulement syntagmatique de l'épître. La densité des passages probablement cités ou adaptés d'hymnes chrétiennes antérieures nous retiendra plus longuement. Du Jésus de *Colossiens* ainsi reconstitué surgiront quelques conclusions sur la christologie du texte et sur sa place dans une typologie des discours.

1. Jalons théoriques

D'après la théorie sémiotique greimassienne, l'opération de discoursivisation, ou de mise en discours par l'instance de l'énonciation, met en place un dispositif d'acteurs et un cadre spatio-temporel. Elle installe des figures actérielles, spatiales et temporelles, soit des anthroponymes (dans le cas d'acteurs humains), des toponymes et des chrononymes. La procédure d'actorialisation qui nous intéresse ici constitue en acteurs certains lexèmes. Supports d'un ou de plusieurs prédicats au niveau des énoncés sémantiques, ils réunissent chacun au moins un rôle actantiel et au moins un rôle thématique. Chaque acteur possède donc son *modus operandi* et son *modus essendi*.

Le contenu sémantique propre à chacun se résout essentiellement dans la présence d'un sème d'individuation qui le fait apparaître comme une figure autonome dans l'univers du texte. Son identité se construit et se perpétue tout au long du discours par récurrences et anaphores qui la reprennent sous forme condensée (les pronoms, par exemple, au niveau grammatical). L'acteur se développe donc à la façon d'une isotopie qui aurait comme nom sa désignation lexicale ou onomastique. Son support lexématique ou figuratif de départ devient un lieu de manifestation des structures narratives et discursives. L'analyste peut suivre à la trace, sur la composante syntaxique, le déroulement de son parcours actantiel autonome et, sur la composante sémantique, celui de son parcours thématique.

L'action qui, au premier chef, qualifie l'acteur est rarement donnée absolument. Le discours la caractérise et l'évalue (durativité/ponctualité, perfectivité/imperfectivité, aisance/difficulté), ce qui suppose la présence implicite ou explicite d'un actant observateur. La même remarque s'applique à l'être figuratif de l'acteur, à ses parcours figuratifs d'une valeur sémantique à l'autre, à la maturation de son identité textuelle et/ou dramatique.

En *Colossiens*, l'actant observateur Paul *parle de Jésus*. Il élabore directement un discours sur l'être de cet acteur, à la différence de l'observateur du texte narratif des évangiles qui le présente en le faisant agir et réagir devant les lecteurs. Selon les termes de la théorie du parcours génératif transposée chez ce Sujet opérateur d'un Programme narratif de communication en *faire persuasif-interprétatif*, Paul construit l'acteur Jésus. Au terme de sa performance discursive (qui ne coïncide pas forcément avec le terme linéaire de l'épître), quel Jésus est-il légué aux Destinataires du savoir communiqué? Sous quels traits, figuratifs, c'est-à-dire correspondant à la sémiotique du monde naturel, ou non figuratifs, c'est-à-dire abstraits? La réponse pose comme corollaire la question de la nature du texte analysé, discours figuratif ou abstrait, et de la lecture vers laquelle il pointe, dénotative ou connotative.

À propos de chaque occurrence de l'acteur, nous observerons donc son onomastique, ses rôles thématique et actantiel. Par addition de traits figuratifs, le lexème Jésus sera amené à telle existence textuelle. Nous le verrons acquérir sous nos yeux sa charge sémantique véritable dans ce système discursif.

2. Description actorielle

Col 1,1: «Paul apôtre du *Christ Jésus* par la volonté de Dieu»

Deux figures désignent l'acteur qui nous intéresse, Christ et Jésus. La première est un nom commun, véhiculant le sème de l'onction, qui le caractérise comme oint, comme choisi, consacré à ou pour. La deuxième est un nom propre, littéralement: «Yahvé sauve», qui renvoie dans ce corpus à un personnage prédiqué comme historique, c'est-à-dire ayant vécu sous certaines coordonnées d'espace et de temps. Les deux figures sont constituées en un syntagme, lui-même spécifiant la figure d'apôtre ou envoyé. Au Christ Jésus sont rattachés des envoyés; le texte lui décerne donc ici le rôle thématique de mandataire. Sur un Programme narratif implicite, antécédent à l'énoncé, il possède le rôle actantiel de Sujet opérateur œuvrant pour un Destinateur: volonté de Dieu sur Paul. Ce qu'il importe de noter, c'est que l'acteur n'apparaît ici que comme trait figuratif de la mission de Paul, et, en définitive, de l'acteur Paul.

1,2: «frères fidèles *en Christ* »

Nous traduisons *pistoîs* par fidèles, en conformité avec 1,7; 4,7.9 où, attribué aux collaborateurs de Paul, le lexème ne peut signifier croyants. Toutefois adopter «frères croyants *en Christ*» ferait de l'expression l'équivalent de «chrétiens» et n'apporterait pas une modification dont il faudrait tenir compte. La figure Christ est devenue nom propre, et l'acteur Jésus, par la préposition «en», lieu ou état de permanence, de stabilité pour l'acteur Colossiens. Pointe déjà dans la salutation la dimension spatiale qui aura tant d'importance dans l'épître entière. Apparaît déjà, pour le Christ, le rôle thématique d'englobant des Colossiens, et de Paul, puisqu'il les appelle ses frères.

De rôle actantiel, point. L'énoncé d'état «être fidèles *en Christ*» est cette fois un trait figuratif des Colossiens. De plus, contrairement à toutes les épîtres dites pauliennes (sauf 1 Th et Hb qui obéit à un patron stylistique différent), le souhait de «grâce et paix» omet la référence habituelle au seigneur Jésus Christ, renvoyée au début de la bénédiction.

1,3: «Dieu père de *notre seigneur Jésus Christ*»

Le syntagme Christ Jésus s'inverse en Jésus Christ, mais retrouvera sa textualisation première (1,1) en 1,4. Il devient impossible de déterminer laquelle des deux figures qualifie l'autre. En 1,7 celle de Christ, employée seule et avec l'article, y est de nouveau nom propre comme en 1,2. La nouvelle figure de seigneur ajoute à l'acteur ses sèmes de puissance et d'autorité par rapport à nous. Comme celle de Christ, elle connaîtra aussi un passage du nom commun au nom propre dans son usage absolu en 1,10. Par rapport à Dieu dit père, elle connote la figure de fils chez Jésus. Il gagne deux rôles thématiques, sinon deux énoncés d'état, ceux de maître et de fils, mais aucun rôle actantiel. La mention de cet acteur ne sert qu'à figurativiser Dieu.

1,4: «Ayant appris votre fidélité (foi) *en Christ Jésus*»

Nous retrouvons le «en», ou «dans», du v. 2 et maintenons l'acception de fidélité en harmonie avec le v. 7. L'adoption de l'acception foi ne modifierait pas le sens spatial de «en Christ Jésus», puisque, s'il s'était agi de l'objet de la foi, Paul l'aurait

construit grammaticalement au génétif (Gal 2,16.20; 3,22; Rm 3,22.26; Phil 3,9) ou avec une préposition équivalente à «envers».

Nous retrouvons également le rôle thématique d'englobant et l'absence de manifestation de rôle actantiel. L'acteur appartient cette fois au figuratif des Colossiens dont il identifie le type de fidélité.

1,7: «Épaphras (...) qui est pour nous (ou «pour vous», selon les manuscrits) fidèle ministre du *Christ*»

Avoir des ministres suppose chez le Christ, oint et mandé lui-même, un rôle thématique de mandataire. Comme en 1,1, le rôle actantiel correspondant ne relève pas de ce texte. La mention du Christ ne fait que construire le figuratif d'Épaphras, développé en ministre et ministre de ce Christ.

1,10: «Pour que vous avanciez d'une manière digne du *Seigneur*»

L'expression encore plus elliptique appelle la remarque précédente. L'acteur, convoqué dans un rôle thématique de norme, relève, dans la matérialité du texte, du figuratif des Colossiens, de celui de la conduite de leur vie.

1,11: «En toute force renforcés selon le pouvoir de *sa gloire* (ou: selon son glorieux pouvoir)»

S'agit-il de la gloire de Dieu ou du Seigneur? Dans la deuxième hypothèse, si nous traduisons *kata* avec l'accusatif comme à l'habitude par selon, le glorieux pouvoir du Seigneur représente la mesure du renforcement des Colossiens. La figure Seigneur appartient à nouveau au figuratif d'un autre acteur en l'occurrence les correspondants de Paul. Traduire «par la vigueur de sa gloire» (BJ, TOB) fait apparaître l'acteur Seigneur pour lui-même et pour la première fois. En l'absence d'indices contraires, nous préférons nous en tenir à l'acception courante de la préposition grecque et conclure, avant d'aborder l'hymne (1,12-20), que jusqu'ici l'acteur Jésus n'est qu'un trait figuratif d'autres acteurs, soit de Paul, des Colossiens, de Dieu père et d'Épaphras. Il n'a pas d'existence actantielle.

1,12-14: Invitatoire: «Rendez grâce au Père...»

Dans ces trois versets, Dieu domine aux postes actantiels de Destinateur et de Sujet opérateur. C'est lui qui opère notre délivrance, notre transfert, notre accession à l'héritage des saints. À la figure «Père» qui le désigne correspond celle de «Fils». Elle connote pour notre acteur celle de fils de Dieu, est sur-déterminée par celle de «son amour» et celle d'un règne opposé au pouvoir malfaisant des ténèbres, lui-même antithèse de la lumière caractéristique du lot qui revient aux saints.

Selon la formulation de ce texte, c'est «dans» ce Fils, et non par son action, que nous avons délivrance et pardon des péchés; ou bien ils se trouvent en lui, ou bien étant transférés en lui nous sommes délivrés, déliés de dominations mauvaises. Délivrance et pardon sont prédiqués du Fils comme énoncés d'état et non comme énoncés du faire, la transformation affectant l'acteur «nous» étant attribuée au Père. Nous n'avons pas ici le Fils délivrant et déliant des péchés, mais le Fils lui-même délivrance et pardon, comme en 1 Co 1,30. «Nous» est délivré et pardonné par insertion dans

le Fils. Le rôle thématique d'englobant continue à se construire avec les traits figuratifs de délivrance et de pardon des péchés rattachés à l'être de l'acteur.

1,15-20

Grammaticalement, l'hymne, citée, adaptée ou composée pour la circonstance, n'est qu'une longue proposition relative, apposition au mot Fils, le Fils (v. 14) «qui est» (v. 15), «et lui est» (v. 17-18), «qui est» (v. 18b). Sémiotiquement, elle constitue une expansion discursive spectaculaire de la figure Fils, coulée en deux volets d'un parallélisme qui tient du graphisme. Un patron stylistique si marqué influence et reflète sûrement le traitement de l'acteur. C'est à lui qu'il nous faudra recourir pour la solution d'ambiguïtés dans le renvoi des pronoms et l'établissement de la traduction. Là où il impose une forme passive, nous la maintiendrons; une rétroversion à la forme active risque de modifier le sens (exemple au v. 16: *tout fut créé par lui*. «Il créa tout» donne à l'acteur un statut actantiel autre que si tout fut créé à travers lui, grâce à lui, avec son aide); nous préférons éviter les réécritures et mener l'analyse en respectant la manifestation adoptée.

v. 15: *Il est image*
du Dieu invisible
premier-né
de toute créature

v. 16: *car en lui*
fut créé
tout
dans les cieux et
sur la terre
les êtres visibles et les invisibles
soit Trônes, soit Seigneuries,
soit Principautés, soit Puissances
tout *par (dia) lui*
et pour (eis = vers) lui

v. 17: *et lui est*
par devant tout
et tout

en lui a été établi
v. 18: *et lui est*
la tête du corps (qui est) l'église

v. 18b: *Il est commencement*
.....
premier-né
d'entre les morts
afin de devenir en tout,
lui, (le) premier

v. 19: *car en lui*
il lui plut qu'habite
toute la plénitude
.....
.....

v. 20: *et par (dia) lui* de tout ramener
pour (eis = vers) lui,
ayant fait la paix
par le sang de sa croix

soit sur la terre
soit dans les cieux

La mise en synopse des deux volets fait ressortir le renvoi au Fils des pronoms il (qui) et lui. Elle éclaire aussi, à notre avis, la traduction du v. 19 où le sujet grammatical du verbe plaire pose problème. On est parfaitement justifié d'écrire: «car en lui toute la plénitude se plut à habiter» le concept de plénitude, ou de plérôme, désignant en ce cas la divinité, comme en 2,9: «car en lui habite toute la plénitude de la divinité», ou Dieu lui-même comme dans la littérature chrétienne du deuxième siècle en cela peut-être héritière d'une pratique paulinienne ou contemporaine des épîtres de la captivité. Cependant le v. 19 fait pendant au v. 16 qui détaille le contenu de «tout» ou de «toutes choses» et énumère plutôt la liste des êtres créés. Sous cette

indication nous préférons lire Dieu dans le verbe plaire à la troisième personne du singulier et soulever ainsi la question du raccord du participe masculin : ayant fait la paix. Elle ne se posait pas avec plérôme comme sujet, puisque plérôme est du genre neutre.

Qui a fait la paix ? Le Fils dont on sait qu'il est mort en croix ou le Père dont on connaît, par le passage similaire de 2 Co 5,18-21, la maîtrise entière sur l'opération de réconciliation ? Guidée par le parallélisme, nous adoptons la deuxième lecture. Dans l'introduction de l'hymne et dans le premier volet, le Père est au poste actantiel de Destinateur et de Sujet opérateur, le Fils à celui d'Adjuvant. Rien ne vous indique que cette cohérence soit rompue dans le deuxième volet. De plus, le «en lui, à travers lui et vers lui» du premier volet s'étale également dans le deuxième, et dans le même ordre.

Quant au «pour lui» l'argument de la structure stylistique nous éloigne de 2 Co 5,18-21. Dieu s'y réconciliait le monde, le réconciliait avec lui-même, pour lui-même. Ici, dans le premier volet, et par suite dans le second, le «pour lui» renvoie clairement au Fils. Enfin, toujours pour respecter un balancement par ailleurs si évident, nous avons traduit *apo-kat-allassô* (et non *kat-allassô* comme en 2 Co) par «ramener tout vers lui», le deuxième volet manifestant la correction d'une déviation par rapport au premier, pour que soit restauré le caractère englobant, récapitulatif du Fils. En résumé, sauf pour son rôle subordonné d'Adjuvant, l'hymne présente l'acteur Fils par une série d'énoncés d'état.

La description proprement sémiotique de la figurativisation de ces énoncés d'état donne les résultats qui suivent. La figure *image* (*eikôn*) résume les versets 16-18. Le Fils est image de Dieu parce que (v. 16-18) englobant absolu de la création, comme Dieu l'est. Il est représentation absolue en tant qu'englobant absolu. Sur l'isotopie de la création, sous la catégorie totalisante du visible/invisible, l'*image* englobe dans la visibilité du Fils (*premier-né de toute créature*) et le Dieu invisible et la création matérielle, et dans celle-ci et les êtres visibles et les êtres invisibles. En lui apparaît l'invisible sur les parcours figuratifs et de la filiation divine et de la hiérarchie et du cosmique et du somatique (figures : *corps, tête, église*). En lui est subsumé le visible universel également, car le tout de la création est venu à l'être et a été établi en lui, à travers lui (cause exemplaire en langage thomiste), polarisé par lui. Nous assistons dans ce premier volet à la spatialisation de l'acteur Fils, à son extension spatiale aux dimensions du cosmos entier, jusqu'à en capturer Dieu lui-même dans la visibilité.

Du même mouvement, la figure *commencement* (*archè*) résume les versets 18b-20. Le Fils est dit commencement, parce qu'en lui réside toute la plénitude, cette fois ramenée par Dieu à la totalité grâce à lui et vers lui en un moment du temps, celui de sa mort somatique. Dieu veille à ce que le Fils soit aussi le premier dans l'ordre de la reconstitution de la cohérence universelle. Sur l'isotopie de la restauration, nous trouvons cette fois les catégories mort/vie, autre/même et le passage d'un pôle contraire à l'autre par la paix dans le sang de la croix. La figure *commencement* fonctionne sur les parcours figuratifs temporel, hiérarchique, cosmique et somatique. Le hiérarchique, le cosmique se répondent d'un volet à l'autre, mais nous assistons

cette fois à une temporalisation de l'acteur Fils devenu, à un moment crucial du temps, *premier-né d'entre les morts*, devenu commencement de l'ère de la résurrection.

L'ensemble des deux volets suit la trajectoire création – re-création, vie – mort – Vie, construite sur et par le figuratif du Fils. Une analyse plus détaillée noterait la présence constante, au niveau des figures, du sème primauté. Nous intéressaient ici les éléments propres à montrer l'hymne comme aspectualisation de la figure Fils par l'observateur Paul.

1,22: «maintenant il vous a ramenés *dans son corps de chair par la mort*»

Nous continuons à lire Dieu sous «il» et Fils sous «son». L'articulation hymne-contexte se poursuit sur la ligne de la spatialisation. La réintégration advient en un point précis, dans le corps mourant du Fils. Ce dernier d'abord dilaté aux dimensions d'un englobant du cosmos entier est ramené aux limites de son corps charnel, et, d'une antériorité absolue dans le temps, au moment précis de sa mort.

Les mentions suivantes de l'acteur vont abandonner la figure Fils et élire celle du Christ, complétée par «Jésus le seigneur» en 2,6, remplacée par Seigneur quand il s'agira d'une position d'autorité (3,13.17; 4,17) ou d'un point de comparaison dans les rapports dominant/dominé (3,18.20.22.23.24). En 4,24b, le maître par excellence reprend son nom de Christ, puis de Jésus Christ (4,12) jusqu'à la fin de l'épître.

Sa spatialisation demeure et perdure cependant, comme aspect privilégié de sa description. En 1,24, son corps n'est plus son corps dit charnel et mortel, mais l'église. 1,27 opère un renversement spectaculaire: l'englobant devient l'englobé, «le Christ au milieu de vous» ou «en vous». Plus encore que par l'emploi des figures *connaissance*, *mystère*, même *sagesse*, Paul se montre ainsi tributaire de la tradition sapientiale de l'Ancien Testament. Ces écrits pratiquent le même renversement logique, mieux, maintiennent en même temps les postes contraires prédiqués d'un sujet (cf. Sagesse 7,22-30). En 1,28; 2,3.6-7, c'est en Christ que l'on atteint la perfection, en lui que sont cachés tous les trésors de la sagesse, en lui qu'on poursuit sa route, enraciné et fondé en lui. 2,5 et 2,8 diffèrent à une première lecture. Pourtant, ils traitent aussi le Christ comme proxémique et topie: le mouvement de la foi porte vers, envers lui, et les éléments du monde s'opposent négativement aux éléments qui relèvent de la sphère du Christ.

2,9-15: «car en lui habite toute la plénitude de la divinité corporellement [10] et vous avez été en lui comblés, lui qui est le chef de toute Principauté et Puissance. [11] En lui vous fûtes aussi circoncis d'une circoncision non-faite-à-la-main (*acheiropoiètô*) (mais) dans le dépouillement (*ap-ek-dusis*) du corps de la chair, dans la circoncision du Christ. [12] Ayant été ensevelis-avec lui dans le baptême, en lui vous fûtes aussi éveillés-avec par la foi en la force de Dieu qui l'a éveillé des morts. [13] Et vous (ou: «nous» selon les manuscrits) étant morts à cause de vos fautes (*paraptômasin*) et de l'incirconcision de votre chair, il vous fit-vivre-avec avec (*sic*) lui nous (*sic*) gracieux de toutes les fautes. [14] Ayant détruit la marque-faite-à-la-main (*cheirophon*) (imposée) sur nous par (les) commandements, laquelle était contre nous, il l'a même enlevée du milieu de nous la clouant à la croix.

[15] Ayant dépouillé (*ap-ek-dôsamenos*) les Principautés et les Puissances, il (en) fit un exemple public triomphant d'elles en elle (la croix) (ou: en lui le Christ).»

La spatialisation de l'acteur devient non seulement envahissante mais radicale dans l'unité discursive qui va de 2,9 à 2,15. Des versets 13c à 15, on soupçonne, avec un haut degré de probabilité, un nouvel emprunt à une hymne ou confession chrétienne. Quoi qu'il en soit, les résonances cosmologiques du passage font écho, avec autant de force, à 1,15-20 et l'hymne est intégrée à la trame de l'épître.

Cauchemar des traducteurs, le renvoi des pronoms et surtout la détermination des sujets grammatical et sémiotique des verbes et participes dans ces sept versets tire la lecture en tous sens. Dans la suite de 1,13-22, nous avons opté pour Dieu, plutôt que pour Christ, dans tout le passage, consciente que choisir l'un ou l'autre construit autrement le texte, construit un autre texte. L'option Dieu a l'avantage d'unifier l'ensemble. L'option Christ connaît, elle, une interruption nette aux versets 12 et 13; aucun indice textuel ne permet ensuite de remettre Christ sous la série de «il» aux versets 14 et 15. Le contexte immédiat et médiat de l'épître fournit un autre appui: Dieu y occupe partout ailleurs le poste actantiel de Sujet opérateur. Est-il utile de préciser que, dans cette optique, le brutal: «il l'a cloué à la croix» ne suffit pas à déterminer le rôle du Père dans la mort de son Fils, rôle diversement représenté à de nombreux endroits du Nouveau Testament?

Suffisamment appuyé, à notre avis, le choix du sujet Dieu fait apparaître l'acteur Christ dans le rôle actantiel d'Adjuvant, moyen par et à travers lequel Dieu a donné la vie aux Colossiens. Ce qui s'exprime sur la composante discursive par la figurativisation du Christ comme lieu topique du salut, à l'aide d'une abondance étonnante de figures d'ordre spatial qui vont de l'englobant universel à un corps en croix. *En lui, en son corps*, habite la plénitude de la divinité, *en lui* vous êtes comblés, *en lui* vous avez été circoncis, *dans* la circoncision du Christ, *avec lui* vous avez été ensevelis *dans* le baptême *dans* lequel, *avec lui* vous avez été ressuscités (et non par lui), *avec lui* Dieu vous fit-vivre-avec, il triomphera des Principautés et Puissances *en elle* (la croix) ou *en lui* (le Christ).

Sur le parcours figuratif cosmique, le Christ, en qui habite la plénitude, du mouvement inverse remplit les Colossiens jusqu'à les combler; le contenant comble le contenu. Sur le parcours hiérarchique, il est le chef de toute Principauté et Puissance. Sur le parcours somatique, plus développé ici qu'en 1,15-20 et dans la continuation de l'elliptique 1,20, le texte (v. 11) oppose deux circoncisions: une circoncision manifestée comme «non-faite-à-la-main» et, le rapport logique ainsi ouvert appelle son contraire, une circoncision «faite-à-la-main». La première, valorisée comme circoncision véritable, consiste dans le dépouillement du corps de chair, du corps entier, la deuxième dans le dépouillement d'une seule partie d'un membre de ce corps. Cette dernière équivaut à l'incirconcision (v. 13), qu'on soit Juif effectivement circoncis ou païen. Les deux traits figuratifs de la première (non-faite-à-la-main et entière) la définissent comme celle «du Christ», celle que le Christ subit sur la croix et celle que «vous» avez subie par l'immersion en sa mort au baptême (v. 12). Elle est œuvre de Dieu (v. 14) à la différence d'une circoncision pratiquée par l'homme.

La simple nomenclature des figures corporelles recouvre elle-même deux niveaux d'opération de spatialisation. Le premier étend la figure corps jusqu'aux deux pôles extrêmes de l'espace. «Corporellement», le Christ contient toute la plénitude de la divinité, les chrétiens identifiés à lui, et il est la tête-chef de toute Principauté et de toute Puissance; d'autre part, la discursivisation le réduit aux limites physiques de ce corps de chair sur une croix, lieu de l'action et de la victoire de Dieu. Le second régit une organisation plus vaste. Si on remonte l'ordre syntagmatique au fil de la relation d'implication, de termes présupposants en termes présupposés, on découvre un emboîtement de topies. En la croix, ou dans le Christ sur la croix, au milieu de nous (v. 14), Dieu vainc Principautés et Puissances. Il les dépouille (v. 15) dans le corps du Christ, au lieu même de leur maîtrise sur l'humanité, en dépouillant celui-ci de ce corps de chair (v. 11), ce qui équivaut à la circoncision véritable, signe de l'Alliance totale. Ensevelis par le baptême dans cette mort qui a débouché sur la vie, assimilés au Christ, vous avez reçu aussi cette circoncision radicale, «et vous vous trouvez pleinement comblés en celui qui est le chef de toute Principauté et Puissance» (v. 10).

Corollaire. L'importance de la figure de la circoncision, du passage de l'incirconcision (v. 13) à la circoncision véritable réalisée à la croix, invite à reconsidérer en contexte la valeur sémantique et la traduction du fameux chirographe (v. 14) qui a fait couler tant d'encre en exégèse. On peut toujours, d'après le dictionnaire, y voir un écrit. L'impossibilité de l'identifier historiquement ou selon la spéculation théologique du Nouveau Testament ne l'exclut pas a priori. Document accusateur, reconnaissance de dette, Livre de Vie ou registre céleste où s'inscrit chaque détail de chaque vie humaine, contrat de l'Alliance, bilan négatif de la non-observance des commandements, figure rhétorique de la sentence de mort portée contre la race pécheresse? Toutes hypothèses plausibles en l'absence d'indices textuels dirimants. Cependant, aucune ne s'accorde avec le «nous graciant de toutes les fautes» (v. 13) et l'accumulation des affirmations de gratuité, grâce, don, indulgence, pardon dans l'action salvifique de Dieu.

Enfin, qu'est-ce que Dieu a détruit, enlevé, en le clouant à la croix sinon le corps de chair du Christ, du Jésus historique, Juif marqué de la circoncision faite-de-la-main d'homme par la Loi. Nous proposons donc, puisqu'on ne fait que proposer dans le jamais-terminé du travail sur texte, que l'énoncé passe plutôt par le sens littéral de la figure chirographe, le sens d'une marque faite à la main. Écrire (*graphô*) signifie aussi inciser, entailler, inscrire; on a gravé au stylet avant d'écrire au stylo. La proposition s'appuie, on l'aura compris, sur la représentation de la mort du Christ comme circoncision totale (v. 11), sur la structuration du texte autour de l'opposition non-faite-à-la-main / faite-à-la-main, sur la redondance de dépouiller, dépouillement, traits figuratifs empruntés à la circoncision et appliqués au Christ, à vous, aux Principautés et Puissances. Qu'est-ce qui accusait plus éloquemment de leur piètre fidélité les sujets de la Loi que cette expression gravée en eux d'un engagement envers la Loi? Loin de tenir les comptes, Dieu, dit le v. 14, «a même enlevé cette marque du milieu de nous».

2,17-19

Dans la foulée de 2,9-15, ces versets prolongent le parcours somatique. Du «corps du Christ», réalité opposée à l'ombre de vaines observances religieuses, le Christ est la tête, mais toujours dans le même rapport actantiel à Dieu. Le corps entier tire d'elle sa croissance, mais il s'agit d'une croissance qui vient de Dieu, même si le Christ est dit «votre vie» en 3,4.

Jusqu'à la fin de l'épître, l'acteur ne sera plus mentionné qu'à travers la parénèse rédigée du point de vue des correspondants de Paul. Nous l'avons vu, son onomastique variera en fonction d'elle. Sa spatialisation passera du «en lui» au «avec lui» (2,12.20; 3,1), absorbée par «en Dieu» comme ultime englobant, avec les splendides reprises de 3,10-11 où l'homme nouveau ne cesse d'être renouvelé selon l'image de son créateur et où Christ est «*tout en tous*».

Paul ne calligraphiera pas la salutation finale sans cependant lui attribuer deux énoncés de faire, les premiers et les derniers: «comme *le Seigneur* nous a pardonnés, pardonnez-vous mutuellement» (3,13); «vous recevrez *du Seigneur* l'héritage en récompense» (3,24), donc c'est lui qui vous l'accordera.

3. Conclusion

Il s'agit moins ici de recueillir les résultats d'une description actorielle, d'ailleurs partielle, que de répondre à la question de départ: comment l'*Épître aux Colossiens* construit-elle l'acteur Jésus? Que conclure sur le processus d'actorialisation du personnage Jésus, antérieur à ce texte chez l'instance d'énonciation, énoncée en Col 1,1 comme Paul et Timothée?

Les conditions d'établissement du texte que nous avons dû discuter au fil de la lecture encadrent nos conclusions. Nous avons choisi de nous en tenir strictement à la manifestation en langue grecque, d'éviter surtout la rétroversion des formes passives en formes actives, et de calquer littéralement l'emploi des prépositions. Nous avons opté pour l'harmonisation du renvoi des pronoms et adjectifs possessifs quand elle s'offrait comme voie possible et qu'aucun indice textuel ne s'y opposait, guidée en cela, non par un pré-jugé de cohérence, mais par l'interaction constante des possibles dans l'équivalence lexicographique et de l'apparition des rôles actantiels. Une traduction (et dans certains cas le choix d'une variante dans la tradition manuscrite) en harmonie avec la structure actantielle et/ou figurative a de meilleures chances de correspondre à la direction du ou des sens d'une unité discursive.

Par ricochet, la détermination des rôles actantiels est aussi influencée par la traduction adoptée. Le texte obtenu doit par conséquent rester ouvert à une reprise de l'analyse si une lecture autre se justifie. Puisque déjà l'acte de lecture, même quand il professe le respect rigoureux du texte, le construit constamment. C'est donc à l'intérieur du texte tel que l'analyse l'a progressivement établi que nous posons la question de l'actorialisation de Jésus.

Sauf en deux énoncés du faire attribués au Seigneur à la fin de l'épître et dans le renvoi problématique de quelques pronoms à l'intérieur des deux hymnes, l'acteur

Dieu occupe massivement toute la scène actantielle, à titre de Destinateur et de Sujet opérateur. L'acteur Jésus ne nous est donné qu'en position d'Adjuvant et à quelques rares reprises seulement. Globalement, occurrence après occurrence, le lecteur le reçoit en des énoncés d'état, sous l'aspectualisation conférée par l'observateur Paul (qui dira la part de Timothée?). Il occupe massivement, lui, la dimension discursive du texte, doté d'un éventail de figures extrêmement développé, d'où *Colossiens* tire en fait et sa saisissante beauté littéraire et ses difficultés d'interprétation.

Nous assistons à son extension jusqu'aux limites extrêmes de l'espace et du temps. Contenant tout et contenu en tous; projeté du «*tout en tous*» à l'espace minime d'un corps de chair sur une croix; dans le «*en lui, à travers lui et pour lui*», début et fin de toutes les dimensions visible, invisible, divine même (1,15; 2,9), cognitive et sapientielle, temporelle. Nous assistons à la spatialisation et à la temporalisation de l'acteur, à la mythologisation du personnage Jésus. Il en devient topos et chronos en eux-mêmes; contre la dissolution dans le mythe, il n'en demeure pas moins enraciné dans l'événement ponctuel de la croix.

Sous nos yeux, prend forme sa christologisation. Au niveau d'un premier parcours dans son onomastique et figurativisation, la figure Christ, d'abord combinée à celle de Jésus, acquiert plusieurs emplois absolus où émergent les sèmes de désigné par une onction, de destiné à. L'addition de la figure Seigneur fait ressortir ceux de l'autorité et de la primauté de ce Christ. Mais c'est surtout au niveau d'une «logie» s'élaborant autour du Jésus historique que *Colossiens* déploie une christologie à l'œuvre devant nous, sa christologisation particulière. Nous pouvons parler également de sa théologisation de l'acteur. Maintenu au second rang du point de vue actantiel, sous la prépondérance totale de Dieu, son Père, du point de vue figuratif le Fils n'en est pas moins image de ce Dieu, commencement et de l'intégration de la création et de Dieu, et de leur ré-intégration, réceptacle (2,9), même dans son humaine dimension somatique, et expression de la plénitude de la divinité.

Une aussi spectaculaire actorialisation a complètement distancé le cadre épistolaire du style: «Recevez les salutations d'un tel, le cousin d'un tel, saluez une telle, souvenez-vous de mes chaînes...». La forme stylistique a craqué et nous amène à poser la question de la nature du texte. Le discursif de *Colossiens* est-il figuratif ou non figuratif? C'est-à-dire, les catégories sémiotiques qui articulent son univers sémantique renvoient-elles à la sémiotique du monde naturel dans la culture de Paul et de ses correspondants? ou prennent-elles forme dans la créativité de l'énonciateur?

Si ce texte ne manie pas de concepts comme le discours théologique ou philosophique, s'il ne propose pas de démonstration comme le discours dit scientifique, il n'en constitue pas moins une systématisation d'un stade de connaissance du Christ chez Paul. Il ne part pas de concepts, cependant il en crée, comme, par exemple, cette version du plêrôme, différente du *ta panta* stoïcien et pré-agnostique contemporains. Il pose des bases cognitives, théoriques qui lui permettent, à lui et à ses communautés, de penser l'événement Jésus, de s'exprimer à eux-mêmes le choc de sa rencontre avec cet éclatement en effets concrets que le corpus paulinien nomme présence de l'Esprit. Son discours christologique, poussé bien au-delà de l'attribution à Jésus d'images intensives, leur permet d'avancer «dans la connaissance du Christ», selon cette expres-

sion chère à Paul qui réproouve tout statisme là où le mouvement de la vie devrait porter vers l'avant.

Dans une typologie générale des textes qui les classe en narratifs, discursifs et abstraits, *Colossiens* loge à la troisième enseigne. Et nous aurions mauvaise grâce à ranger l'épître dans le pré-théologique, le pré-christologique et le pré-conceptuel, alors que la tradition chrétienne n'en a pas encore terminé d'inventorier et d'exploiter ses richesses.

Un corollaire important découle de cette classification du texte vers les conditions de sa lecture, commentaire aussitôt tu qu'esquissé en l'absence d'espace de discussion sur les possibilités d'extension d'une théorie d'analyse en principe herméneutique. Le figuratif d'un texte abstrait, produit d'une systématisation, par définition ne renvoie pas au réel terme à terme. Pas plus que le concept le mieux fondé ne circule à l'air libre hors d'un texte philosophique. On soupçonne les conséquences de cette affirmation sur la lecture de la sotériologisation de la mort de Jésus en Col 2,11-15 et sur la question de l'existence des Principautés et Puissances, non seulement dans la «réalité» mais aussi dans la cosmologie de Paul, si déroutante chez un auteur juif. Ces remarques relativisent certes la systématisation christologique de Col. Sa normativité a pourtant toujours relevé de l'église qui porte ce texte et qui a à en fixer les limites. À l'exégète il appartient d'apporter l'éclairage de son activité, de ses instruments et de signaler, en bon scribe (Mt 13,52), l'ouverture de questions nouvelles ou d'aspects nouveaux de questions anciennes.